

DAVID ROCHEFORT

**LA PARESSE
ET L'OUBLI**

roman

nrf

GALLIMARD

LA PARESSE ET L'OUBLI

DAVID ROCHEFORT

LA PARESSE
ET L'OUBLI

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Hegel remarque quelque part que tous les grands faits et les grands personnages de l'histoire universelle adviennent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la deuxième fois comme farce.

KARL MARX,
Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte

What was I holding out for in this lost battle?

HENRY MILLER,
Nexus

... les figures diverses de la paresse et de l'oubli

PAUL NIZAN,
Aden Arabie

PREMIÈRE PARTIE

Pour une raison qu'il ignore encore à cette époque, le destin de Claude Baudard de Sainte-James fascine Benjamin Ratel. Il a dix-sept ans et il découvre les voluptés de la déchéance, le charme un peu poisseux de l'échec. Fils de Georges Baudard de Sainte-Gemmes, trésorier des colonies du royaume de France, c'est tout naturellement que Claude reprend la charge de son père – qu'il exerce vraisemblablement avec un certain talent puisque le roi le nomme ensuite, en sus, trésorier de la Marine.

En ce temps-là, la frontière entre les intérêts particuliers et les intérêts de l'État est relativement poreuse ; pour qui n'est pas embarrassé par d'inutiles scrupules, les affaires peuvent être fructueuses, et Claude Baudard accroît considérablement la fortune familiale.

Mais Baudard n'appartient pas au même monde que ceux qui lui donnent des ordres : c'est un financier, un petit noble comme la France en compte tant alors ; la haute noblesse le méprise et le jalouse parce qu'il est riche. Incapable de comprendre cette société qu'il envie, Baudard est loin de posséder la finesse qu'il faudrait pour saisir les codes non écrits selon lesquels elle fonctionne ;

voulant séduire et impressionner la haute noblesse, il utilise donc les armes qu'il pense être les plus appropriées et qui causeront sa déchéance : il fait montre d'un étalage de luxe inouï, d'une abondance de faste et de ruineuses excentricités rarement vue.

Claude Baudard est donc un idiot immensément riche, un petit monsieur sans grand intérêt qui pense être entouré de géants, un homme socialement faible et complexé qui considère qu'il a tout à prouver. En histoire comme ailleurs, les événements se répètent indéfiniment, rien n'est jamais radicalement nouveau : d'une certaine façon, il représente la première incarnation de ce qu'on appellera deux siècles plus tard les petits cadres.

*

En 1772, Baudard achète des parcelles en bordure du bois de Boulogne. Trois ans plus tard, le comte d'Artois, frère du roi, acquiert l'immense domaine de Bagatelle, situé à deux pas. Suite à un pari avec la reine Marie-Antoinette, le comte d'Artois fait construire en un temps record un château et aménage un luxueux jardin exotique. Cela lui coûte naturellement une fortune, mais il s'agit de choses que l'on peut se permettre de faire avant la Révolution française sans même songer à la notion d'indécence.

Jaloux, Baudard décide alors de profiter lui aussi de ces terres ; il fait appel à François-Joseph Bélanger, celui-là même qui s'était occupé de Bagatelle, et lui commande quelque chose d'étonnant, de saisissant, quel qu'en soit le prix.

Baudard fait déplacer un gigantesque rocher, traîné par quarante chevaux, afin de constituer sa folie, et ce convoi bouffi de l'orgueil des financiers vient narguer le petit peuple des faubourgs. Ironie de l'histoire, les parcelles sur lesquelles Baudard compte bâtir sa réputation d'homme puissant se trouvent dans le quartier que l'on appelle aujourd'hui Bagatelle, comme si le passage du temps avait cruellement voulu effacer les moindres traces de son existence.

Mais le comte d'Artois est lui aussi jaloux de son riche voisin et commence alors un potlatch inversé, absurde et mesquin ; si l'un avait l'appui du pouvoir politique, l'autre tenait les cordons de la bourse – le comte d'Artois était d'ailleurs le débiteur de Baudard.

Devant tant de richesse, d'Artois, écœuré, demande alors à son frère de l'argent pour pouvoir être en mesure de rivaliser ; mais Louis XVI refuse. Et plus le comte insiste auprès du roi, plus celui-ci se fige, s'amusant peut-être de la situation, curieux de voir jusqu'où pourrait aller la rage de son frère à l'encontre de « l'homme au rocher », comme il l'appelle désormais. Quoi qu'il en soit, le pouvoir politique reste en dehors de cette querelle : Baudard est bien installé dans sa charge, ses affaires marchent bien et servent la royauté.

Le comte d'Artois se tourne alors vers Bélanger et lui ordonne : « Ruinez-le. » Ce qui n'est pas trop difficile, puisque Baudard, tout à sa volonté d'éblouir le pouvoir nobiliaire, demande au même Bélanger : « Faites ce que vous voulez, pourvu que ce soit cher. » Bélanger s'incline et satisfait ses deux clients.

Le domaine s'étend alors du bois de Boulogne à la

Seine, coupé en deux par ce qui est désormais la rue de Longchamp ; des passages souterrains permettent de passer d'un côté à l'autre. L'ensemble prend peu à peu vie, grâce à des ponts magnifiquement décorés, des balsodromes cachés, un kiosque chinois, une chapelle, un théâtre, une animalerie : les rêves de gloire de Baudard se sont réalisés.

*

De tout cela, rien n'a survécu que quelques vestiges délabrés ; pour diverses raisons, Baudard fait faillite. La jalousie et l'envie qu'il a suscitées par sa propre bêtise l'ont rendu indéfendable. Il déclare lui-même sa faillite, ce qui constitue sans aucun doute une humiliation terrible, destructrice ; il pousse la probité jusqu'à demander à être emprisonné à la Bastille, où il restera trois mois.

Le domaine qu'il avait acheté et aménagé pour près de quatorze millions de livres est alors revendu aux Choiseul-Praslin pour la ridicule somme de deux cent soixante-deux mille livres. L'agonie de son rêve, dépecé, vendu en tranches, durera jusqu'aux années 1920, lorsque les fameux Lebel – du fusil éponyme et des boucheries de la Première Guerre mondiale – achèteront le domaine et détruiront sans scrupules les dernières traces de cette aventure folle et vaine.

Un lycée, qui porte le nom de Saint-James comme une farce cruelle ou un présage sinistre, sera ensuite construit sur la maigre portion de terrain qui aura survécu à deux siècles de démolitions. Et c'est sur ces ruines, hommage à la vanité et à l'échec, que Benjamin Ratel aura l'hon-

neur, le privilège, d'entrer en terminale pour préparer son baccalauréat. Il vient de Normandie, plus exactement de la petite ville d'Agon-Coutainville, et il pressent confusément qu'un destin identique à celui de Claude Baudard de Sainte-James l'attend.

Quant à Baudard, il mourra en 1787, à quarante-neuf ans, peu de temps après avoir été relâché de la Bastille. On ne saura jamais s'il est mort d'épuisement ou s'il s'est suicidé.

*

Quelques jours avant la rentrée des classes, Benjamin Ratel se glisse – à la façon d'un éclaireur qu'on enverrait en mission sur un front aux enjeux troubles – devant le lycée Saint-James, charmante prison où il est censé préparer le baccalauréat pendant l'année scolaire. Le bâtiment est hideux comme un rêve moderniste et fonctionnel qui aurait mal vieilli. La peinture bleu sale coule sur les façades, se mélange à de grosses taches blanches ; il y a des barreaux aux fenêtres, comme s'il fallait éviter que les élèves ne s'échappent ou ne se suicident. De hautes grilles surmontées de pics séparent le lycée de la rue : dans l'intervalle, dans cette zone tampon, l'administration bienveillante a installé un parking pour deux-roues, où les futurs camarades de Ratel peuvent à leur aise garer leurs scooters en hiver, leurs vélos tout-terrain au printemps.

Par contraste, un grand parc ouvert au public se trouve derrière le lycée. Une grotte immense dans le style romain, de beaux jardins à la française, un petit

pont bucolique – où les élèves vivent sans doute leurs premiers émois érotiques –, un bâtiment somptueux (un logement de fonction, suppose-t-il) et des terrains de sport complètent ce tableau un peu surprenant à son goût.

C'est naturellement le « mauvais élève » des établissements secondaires de Neuilly-sur-Seine, celui où s'inscrivent les fils de concierges et les banlieusards de Puteaux et Levallois, Nanterre et Bezons, Courbevoie et Asnières, toutes ces jeunes intelligences dont les parents veulent pouvoir dire que leurs enfants ont fait leur scolarité à Neuilly. Les autres élèves, sérieux et fréquentables, sont partis au lycée Pasteur, le grand lycée public de la ville, ou dans l'un des nombreux établissements privés catholiques que compte cette oasis de richesse si proche de Paris et si différente.

Désireux d'en apprendre plus sur ce lieu où il passera tant de temps, Ratel s'adresse à un vieux monsieur qui fume une gitane devant les portes closes de la folie Saint-James, petit pavillon rose situé à l'arrière du parc. C'est le mois d'août et tous deux sont accablés de chaleur; de grosses gouttes de sueur mouillent la moustache du vieil ouvrier. Ratel a les mains moites et marche péniblement; il est arrivé depuis deux jours et n'a parlé à personne depuis, si l'on excepte ses parents. Comme un chat qu'on transporte dans un nouvel appartement, il a besoin d'établir ses repères, de tâtonner.

Le vieil ouvrier qui dégouline lui apprend que Saint-James n'était pas une prison comme il le pensait mais un hôpital psychiatrique – ce qui explique naturellement cette architecture très légèrement oppressante. Ratel

n'a pas encore vu les salles de classe, mais s'attend à des cellules. Des visions de chambres capitonnées et de camisoles, d'ombres décharnées errant dans les couloirs pendant les pauses que leur octroient au compte-gouttes des enseignants sadiques, surgissent en lui. Il remercie le monsieur et traverse la rue en direction du bois de Boulogne : il a besoin de s'asseoir.

*

Benjamin Ratel aime les débuts de roman. Celui qui l'enchant le plus est celui du *Tropique du Cancer* de Henry Miller. « *I am living at the Villa Borghese. There is not a crumb of dirt anywhere, nor a chair misplaced. We are all alone here and we are dead.* » C'est à peu près ce qu'il ressent depuis son arrivée à Neuilly.

Bien incapable d'écrire un roman, Ratel possède des dizaines de petits carnets, dans lesquels il note quelques phrases, quelques vagues projets. Rapidement, il perd le carnet; quand il le retrouve, quelques semaines plus tard, c'est pour noter une liste de courses, un numéro de téléphone. Ce ne sera pas son grand journal.

Il le pose alors sans mauvaise conscience sur son étagère à carnets et descend en racheter un neuf. Son père lui a dit plusieurs fois qu'il tenait un journal intime. Quand Benjamin Ratel le voit s'enfermer dans son bureau, il l'imagine couchant sur papier des plans extraordinaires, des pensées uniques. Il est persuadé que son père écrit sur lui, naturellement, et qu'il le comprend bien mieux que lui-même ne le fait.

Le premier jour de l'année scolaire est pathétique. Il n'a pas le moindre contact avec l'autochtone, mais il gagne un surnom : le paysan. Ce lycée provoque une réaction esthétique étrange en lui ; avec de la bonne volonté, on pourrait presque penser à un hommage à Gaudí. La couleur pâle qui bave par traînées verticales le long des fenêtres lui rappelle irrésistiblement les coulées de boue de la Sagrada Familia. Depuis l'intérieur, les fenêtres grillagées sont encore plus impressionnantes ; un instant, il se sent proche des soixante-quatre mille détenus enfermés dans les prisons françaises.

Il entre dans le bâtiment par une rotonde ringarde pleine de distributeurs de bonbons et de boissons chaudes. Derrière se trouve la cour ; des centaines d'élèves – des «petits» du collège ou des «grands» comme lui dont le seul horizon est le bac, la fin du lycée – s'agitent sans raison. Avant même de connaître sa classe, il repère le coin où il ira faire des pauses. C'est au fond de la cour à gauche, près des pistes de saut en longueur, et c'est là visiblement que se réunissent les élèves de terminale, ceux qui fument comme des pompiers dès huit heures du matin. Il se sent un peu à part dans ce décor post-seventies richissime.

En Normandie comme à Paris, les rentrées scolaires sont traditionnellement calmes. Sa classe a droit à un exposé prétentieux sur le bac, sur la nécessité de travailler régulièrement, et sur l'accueil des nouveaux. Les regards se tournent vers lui.

«Je vous demande donc d'aider Benjamin Ratel s'il a des questions, s'il ne trouve pas une salle ou si nos us et coutumes parisiens le surprennent. Faites preuve d'amitié et de... compréhension. Vous êtes des jeunes hommes et des jeunes femmes. Pendant une année, vous allez tous ensemble tendre vers le même objectif. Aidez-vous. Soyez solidaires. Et travaillez.» Ennui total dans la classe, regards de fuite, coups d'œil à la montre, discussions avec le voisin, l'ami. Si l'ami est à l'autre bout de la classe, lancer de boulettes de papier. Avec plus ou moins de réussite, puisque pendant cet exposé plein de bons sentiments, une de ces boulettes échoue sur sa table, sans doute destinée à son voisin, un grand gaillard taciturne. Il hésite à la lui donner ; ce jeune homme a l'air d'un idiot absolu et ne cesse de se tourner vers le lanceur de boulette pour savoir quoi faire. Profitant de son statut extra-communautaire, Benjamin Ratel fait semblant de ne pas maîtriser les codes locaux et de croire que ce message tombé du ciel lui est adressé. Il le déplie donc méticuleusement tout en souriant à la grosse dame qui continue à parler («saviez-vous que le baccalauréat a été inventé par Napoléon en 1808 et que depuis le monde entier nous l'envie?») et déchiffre : *Tu survis au paysan? Tu arrives à supporter l'odeur de fumier?*

La journée se termine et Ratel peut rentrer chez lui satisfait. Il n'a parlé à personne et a déjà deux ennemis.

*

Une semaine plus tard, après le cours de sport, tous les garçons de la terminale B4 partent se changer dans le vestiaire. Ratel pose ses chaussures près de son casier et

se met à l'écart pour se rhabiller. Quinze garçons plus ou moins nus s'ébrouent autour de lui, rient en parlant des résultats sportifs du week-end. La raison pour laquelle ils hurlent lui échappe. Il reprend ses baskets et va pour les ranger dans le petit sac de sport que lui a acheté sa mère.

Il ne crie même pas quand il découvre un rat mort à l'intérieur. Il sait qui l'y a déposé. Il ne sait pas pourquoi tout cela lui tombe dessus, mais il s'y habituera. Ou pas.

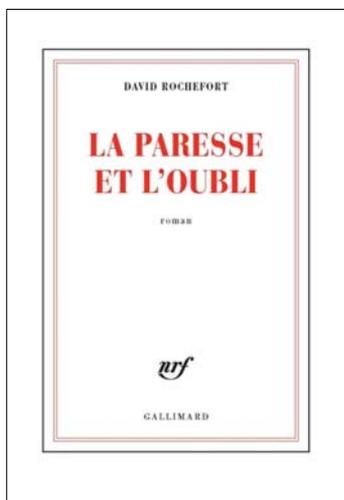
En sortant des vestiaires, tout le monde l'observe. Tous ne sont pas malveillants. Aucun n'est courageux. «N'hésitez pas à l'aider en cas de problème.» La précision est utile.

Il passe une bonne partie de l'après-midi suivante enfermé aux toilettes. De la colle dans la serrure. Retard au cours de géographie et première altercation avec le professeur. «Je ne sais pas comment on fait chez vous, mais ici nous sommes ponctuels. Si vous arrivez en retard à la gare, le train ne vous attend pas. Ou alors c'est Bamako. Le chaos. Vous reviendrez me voir quand vous aurez appris les bonnes manières.» Il repart.

*

D'une façon générale, il déteste les couloirs. Marcher dans ce petit tunnel surpeuplé pour aller s'enfermer une heure dans une petite salle surpeuplée, tout cela contredit les instincts animaux de l'homme. Il sent qu'on le dévisage, perd tous ses moyens ; sa démarche devient étrange, hyper-rigide. Les regards le crucifient, il a l'impression de passer aux rayons X. Même les élèves de

dans la cohue d'une gendarmerie de province un jour de meurtre et finit par aviser un gendarme esseulé, le regarde, un peu triste et solennel, et lui dit qu'il vient se dénoncer, que le meurtrier de la petite fille, c'est lui.



La paresse et l'oubli

David Rochefort

Cette édition électronique du livre *La paresse et l'oubli*
de *David Rochefort*
a été réalisée le 23/12/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en décembre 2009 (ISBN : 9782070127160)
Code Sodis : N32379 - ISBN : 9782072313202